

Ersch. in: Les funérailles princières en Europe, XVIe - XVIIIe siècle / Juliusz A. Chrościcki, Mark Hengerer, Gérard Sabatier ; 1. Le grand théâtre de la mort. - Versailles : Centre de Recherche du Château de Versailles [u.a.] 2012. - S. 91-116.- (Collection Aulica). - ISBN 978-2-7351-1426-9

LES FUNÉRAILLES IMPÉRIALES DES HABSBOURG D'AUTRICHE,  
XV<sup>e</sup>-XVIII<sup>e</sup> SIÈCLE

*Beatrix Bastl et Mark Hengerer*

L'histoire des funérailles des monarques de la maison de Habsbourg est fascinante, car elle met en exergue les solutions qu'il a fallu apporter aux problèmes posés par la tension durable entre traditions anciennes et situations singulières. À la fin du xv<sup>e</sup> siècle et au xvi<sup>e</sup>, les cérémonies funèbres sont l'occasion pour l'empereur de manifester, dans une conjoncture difficile de conflits confessionnels, son ascendant sur la nébuleuse territoriale reconnaissant sa souveraineté. Ce modèle entre en crise au xvii<sup>e</sup> siècle, et les funérailles impériales du siècle suivant sont le reflet d'un contexte religieux, politique et culturel différent, soulignant l'affirmation de la monarchie. Cette articulation avec les facteurs conjoncturels n'est pas la seule en jeu. Les funérailles évoluent aussi constamment au gré des nécessités de la représentation. Il faut en chercher en partie la cause dans les changements qui affectent l'ensemble du dispositif médiatique par lequel le pouvoir se donne à voir<sup>1</sup>.

1. Sur la dimension médiatique de la socialité à l'époque moderne : Schlögl, 2008. Sur la communication symbolique : Stollberg-Rilinger, 2004.

## Les funérailles impériales au XVI<sup>e</sup> siècle : un rituel d'allégeance (1493-1612)

Dans le cadre des *exsequiae*<sup>2</sup>, le cérémonial temporel mettait particulièrement en évidence, au sein du processus liturgique, un élément de la mise en scène du pouvoir : le défilé des princes et des représentants de la noblesse des états lors de l'offertoire, durant lequel ils apportaient en offrande à la chapelle ardente les symboles de leur pouvoir (bannières, armes, écu et cheval). L'exemple des funérailles de Frédéric III est une illustration de ce modèle.

### Les funérailles de Frédéric III

À la mort de l'empereur à Linz, le 19 août 1493, on préleva ses entrailles et son cœur pour les ensevelir dans l'église paroissiale de la ville. Après son exposition au château, la dépouille fut portée dans l'église, où se succédèrent les offices funèbres. Afin de célébrer les obsèques, le corps fut ensuite transporté par le Danube jusqu'à Vienne, où, avec l'important concours de la noblesse, du clergé et de la population, il fut conduit, à la lumière des flambeaux, jusqu'à la cathédrale Saint-Étienne. Après des messes des morts, des vigiles et des prêches, il fut inhumé le 28 août 1493 de manière provisoire, car l'on dut en effet attendre le retour de son fils alors parti repousser une offensive des Turcs en Hongrie<sup>3</sup>.

Maximilien I<sup>er</sup> revint à Vienne en novembre pour la cérémonie d'enterrement. De nombreux états (*Reichsstände*) de l'Empire envoyèrent des ambassades, ainsi Worms et Ratisbonne, villes libres d'Empire. Beaucoup de princes et de prélats firent le voyage ; le roi de Bohême et de Hongrie, de même que la France, députèrent des représentants. Les funérailles purent finalement se dérouler en décembre 1493. Maximilien I<sup>er</sup>, soucieux de minimiser d'inévitables querelles de préséance, déclara

2. Les *exsequiae* au sens large comprennent l'ensemble des rites liturgiques accomplis entre la mort et l'enterrement, incluant la veillée funèbre, le cortège funéraire depuis le lieu du décès jusqu'au lieu de sépulture, les messes et la liturgie d'enterrement, Stangl, 2010 : 295-318.

3. Zelfel, 1974 : 81-90.

que l'ordre protocolaire des états d'Empire observé lors des cérémonies ne serait pas préjudiciable. L'inhumation n'était donc pas seulement un rassemblement *de facto* de plusieurs états, mais elle reprenait aussi certains éléments propres aux assemblées d'Empire.

La pompe funèbre commença le 6 décembre 1493 par des vigiles ; mais tous les états n'y participèrent pas, pour des raisons d'ordre protocolaire. Pour la cérémonie d'inhumation, on avait fait confectionner et placer au milieu de la nef centrale un ensemble de sièges tendus de noir et parés de cierges blancs. Au centre de l'église se dressait une chapelle ardente de plusieurs centaines de cierges, sous laquelle était placée la bière recouverte de deux poêles (l'un noir, l'autre blanc), sur lesquels avaient été déposés les insignes impériaux (la couronne, le globe, le sceptre et l'épée) ainsi que, d'après plusieurs sources, la Toison d'Or.

Au second jour des célébrations, les participants se rendirent en cortège à cheval à la cathédrale Saint-Étienne, par rangs de trois et par dignité croissante. Les princes laïcs et ecclésiastiques ainsi que les envoyés prirent place sur les sièges de la nef ; quarante-huit religieux en habit de deuil et portant des lanternes entouraient la chapelle ardente, tandis que, près de la bière, se tenait le héraut d'Empire. La liturgie consistait en un office funèbre (messe de requiem) et un office de la Vierge. Entre les offices, on ôta le poêle noir, on déposa les insignes sur le poêle blanc qui se trouvait en dessous et l'on entendit l'oraison funèbre. Après l'office des morts, on remit en place le poêle noir et les insignes. Suivirent l'absolution (*libera*) ainsi qu'une série de prières dont le détail n'est pas attesté avec certitude. Les dignitaires laïcs et ecclésiastiques (jusqu'aux prieurs) s'avancèrent lors de la première offrande (celle du requiem) ; pour la seconde (celle de l'office funèbre), ce fut au tour des envoyés, par rang décroissant.

La seconde offrande (*ad subsidium sanctae terrae*) consistait en ce cérémonial, devenu célèbre, où chacun des territoires de l'Empire offrait bannière, heaume, écu et cheval en guise d'hommage. Des princes, ou du moins des chevaliers, portaient les emblèmes de leur pays ; le cheval était conduit par deux d'entre eux, précédés de deux nobles portant des lanternes. Pour Frédéric III s'avancèrent – vraisemblablement dans cet ordre – les légations de la Basse-Autriche, de la Marche Windique<sup>4</sup>,

4. Territoire situé entre la Carniole et la Carinthie.

de Ferrette<sup>5</sup>, de Pordenone<sup>6</sup>, de Kybourg<sup>7</sup>, de Burgau<sup>8</sup>, d'Alsace, du Tyrol, de Habsbourg<sup>9</sup>, de Carniole, de Carinthie, de la Marche de Styrie, de l'Ancienne et de la Nouvelle Autriche, de Hongrie et de l'Empire. Enfin, après l'office funèbre, le héraut d'Empire ôta son tabard et le déposa sur la bière, en signe de transfert du pouvoir de l'ancien au nouvel empereur. Les objets de la liturgie funéraire demeurèrent dans l'église et furent exposés à la vue de tous. Les participants raccompagnèrent ensuite Maximilien I<sup>er</sup> au château<sup>10</sup>.

### Les funérailles impériales au XVI<sup>e</sup> siècle et leur médiatisation

Il n'y eut pas, pour les obsèques de l'empereur Maximilien I<sup>er</sup> († 1519), de cérémonie où la cour pût se donner en représentation, notamment parce qu'il ne fut jamais transporté à l'endroit où il avait demandé à être inhumé<sup>11</sup>.

Bien que Charles Quint († 1558) fût mort en Espagne après son abdication et y fût enterré, deux cérémonies de deuil, célébrées en l'absence de sa dépouille, fondèrent la tradition des funérailles des trois générations suivantes. Il ne s'agissait ni plus ni moins que d'une innovation médiatique, qui, au moyen de publications somptueusement ornées de gravures, fit connaître en Europe les funérailles organisées par le fils et le frère du défunt, Philippe II en 1558 à Bruxelles (Fig. 1) et Ferdinand I<sup>er</sup> en 1559 à Augsbourg, ville libre d'Empire<sup>12</sup>.

L'appareil documentaire de ces *exsequiae* séduisit tout particulièrement par le défilé des symboles de pouvoir : bannières, armoiries et leurs porteurs. La place centrale que tenait le cortège dans les funérailles est attestée par le fait que, dans le manuscrit des *exsequiae* d'Augsbourg, dessins et informations se rapportent exclusivement au défilé<sup>13</sup> (Pl. 7 et 8).

5. Pfirt, en Alsace.

6. Entre la Vénétie et le Frioul.

7. Près de Soleure, en Suisse.

8. En Souabe.

9. Canton d'Argovie en Suisse.

10. Zelfel, 1974 : 97-115.

11. Mayr, 1950.

12. Aurnhammer, Däuble, 1980-1981.

13. Codex 7566, conservé à la Bibliothèque nationale d'Autriche.

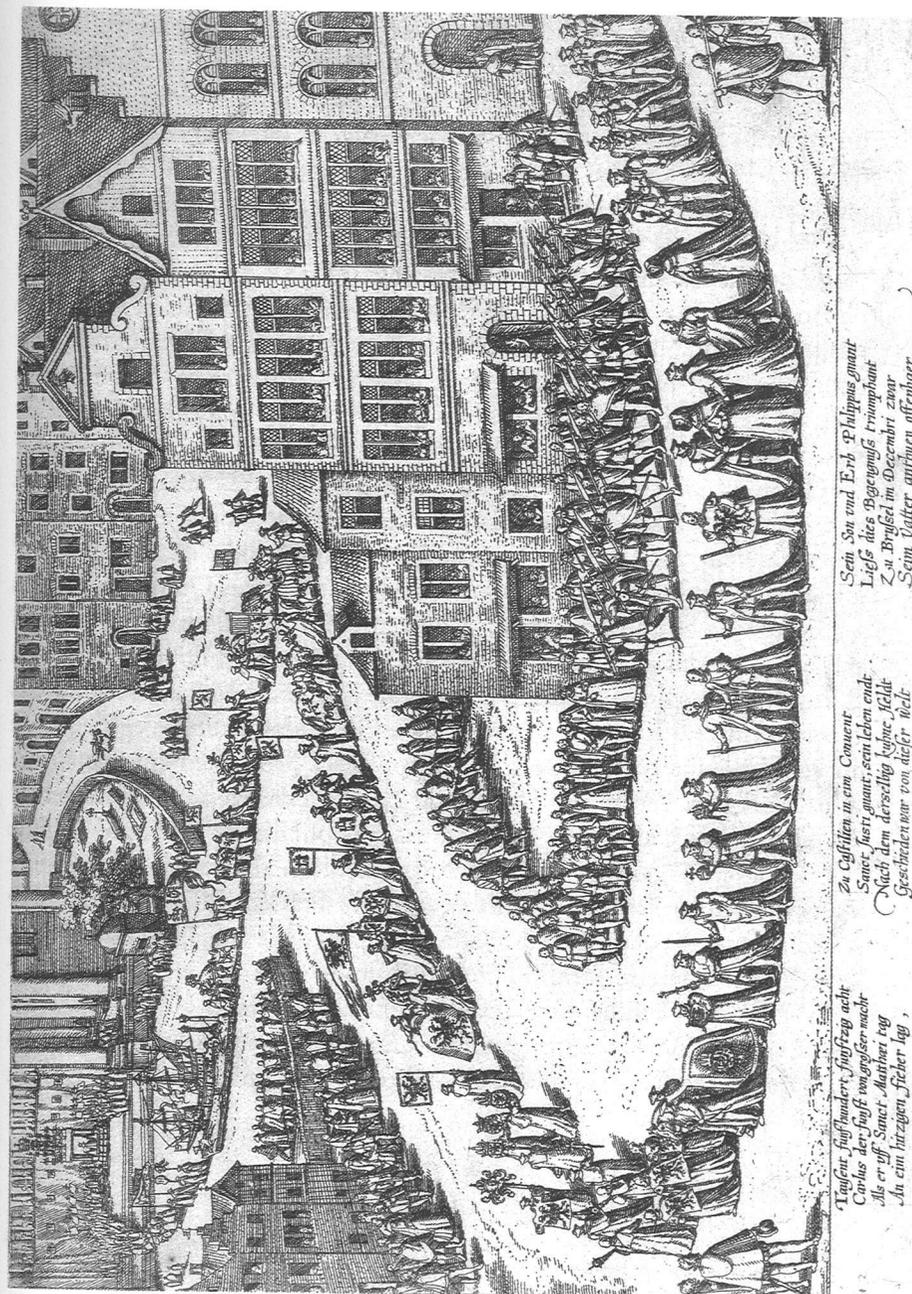


Fig. 1 : Franz Hogenberg, Cortège funéraire de Charles Quint à Bruxelles en 1558, XVI<sup>e</sup> siècle.

Lors de la pompe funèbre de Bruxelles, ce fut l'apparat conduit devant les marches de la cathédrale Saints-Michel-et-Gudule qui fit forte impression. Il représentait, devant les colonnes d'Hercule couronnées, un vaisseau triomphal, arborant entre autres les pavillons des provinces des Pays-Bas, les armes impériales avec l'écusson autrichien, d'autres bannières encore avec des symboles chrétiens, les statues allégoriques de l'Espérance, de la Foi et de la Charité; des tableaux sur les flancs du vaisseau illustraient des scènes de victoire (Pl. 1). La chapelle ardente de Bruxelles en revanche reprenait la sobriété traditionnelle. Ce ne fut pas par elle, mais par le convoi funèbre, que s'exprima la thématique du triomphe<sup>14</sup>. Ce fut surtout l'ouvrage relatant les funérailles de Bruxelles avec ses trente-trois planches gravées qui connut un succès considérable : il fut traduit en cinq langues et réédité en 1619<sup>15</sup>.

Ces imprimés eurent une grande influence. D'autres cours européennes s'en inspirèrent, comme celle des Médicis. Les Habsbourg eux-mêmes se déterminèrent par rapport à ces modèles : les funérailles de Ferdinand I<sup>er</sup> à Vienne (1565) suivirent l'exemple de celles de Charles Quint. Le recours à l'impression fit lui-même école : les cérémonies de 1565 furent elles aussi publiées avec des gravures, constituant un « monument de représentation d'État<sup>16</sup> ». Réciproquement, il semblerait que ces ouvrages aient eu des répercussions sur les obsèques elles-mêmes. Le traitement privilégié accordé aux défilés dans ces descriptions imprimées a probablement contribué à les placer au centre de l'attention. Les funérailles de Maximilien II en témoignent clairement<sup>17</sup>. Quoique sa dépouille fût à Prague depuis le 6 février 1577, elle ne fut pas transportée immédiatement sur les lieux de l'inhumation (comme ce fut le cas pour Frédéric III), mais déposée à l'église Saint-Jacques, dans la vieille ville. C'est de là que, le 22 mars 1577, un cortège funéraire somptueux emprunta le pont sur la Moldau pour se diriger vers la colline du château et la cathédrale Saint-Guy.

Le convoi funèbre comprenait un prêtre portant une croix de procession, deux cents pauvres avec des flambeaux, des confréries, des prêtres et

14. Brix, 1973 : 209; Popelka, 1994.

15. Vocolka, Hellner, 1997 : 292.

16. « *Denkmal des Staatsaktes* », Brix, 1973 : 211. Sur la fonction exemplaire des cérémonies funèbres anciennes : Mayr, 1950 : 484.

17. Vocolka, 1976 : 116 et Pálffy, 2008 : 43.

des moines, des bourgeois de Prague, le petit et le grand personnel de cour. Suivaient des nobles, avec les bannières, les armoiries et les chevaux des territoires (Gorizia, Tyrol, Alsace, Ferrette, Lusace, Carniole, Carinthie, Marche de Styrie, Silésie, Moravie, Bourgogne, Haute-Autriche et Basse-Autriche, Croatie, Dalmatie, Slavonie, Serbie, Bosnie, Valachie, Bohême, Hongrie, Empire<sup>18</sup>) et enfin le cheval de deuil. Venaient ensuite le haut clergé, puis des nobles arborant les insignes de la Bohême, de la Hongrie et de l'Empire, ainsi que les deux hérauts d'Empire. Derrière le cercueil marchaient les fils de l'empereur, dont Rodolphe II. La bière fut placée sous le catafalque (*castrum doloris*), et l'on procéda à la lecture du premier requiem. Tandis qu'au deuxième jour, près du cercueil, on chantait le second, les nobles se préparèrent à l'offertoire devant l'église et entrèrent à nouveau avec les bannières, les armoiries et les chevaux. Après la messe, la dépouille de l'empereur fut placée dans le tombeau<sup>19</sup>. Le défilé des insignes de pouvoir eut lieu, par conséquent, à deux reprises : à travers la ville et dans l'église.

### *Le déclin du modèle au début du XVII<sup>e</sup> siècle*

L'empereur Matthias ne fit enterrer son frère honni, Rodolphe II († 1612), selon ce modèle que parce que l'on parvint à le persuader qu'il devait à la dignité impériale un faste au moins égal à celui observé pour les empereurs précédents, Maximilien II et Ferdinand I<sup>er</sup>. Les célébrations de deuil en l'honneur de Rodolphe II en 1612 furent ainsi organisées selon les critères établis par les comptes rendus et les œuvres imprimées relatant les obsèques de 1565 et 1577<sup>20</sup>.

L'empereur Matthias avait vu par lui-même en 1577 les inconvénients de cette forme de cérémonie : plusieurs membres de la famille étaient restés à l'écart, il y eut même de sévères incidents dans le cortège qui traversait Prague, lequel arriva à la cathédrale Saint-Guy avec environ deux heures

18. Pour une vue d'ensemble des bannières pour 1439, 1493, 1565 et 1577, voir Pálffy, 2008 : 46.

19. Vocolka, 1976; Becker, 1877.

20. Vocolka, 1976 : 116; Hengerer, 2007 : 374-375.

de retard<sup>21</sup>. Dans le contexte du conflit confessionnel, les processions, pensées idéalement comme forme d'association de l'autorité politique et des composantes sociales dans un faire-corps commun, ne fonctionnaient plus, mais étaient souvent violemment combattues comme des comportements accaparant l'espace public. La faible estime portée à Rodolphe II et à Matthias († 1619) par leurs successeurs respectifs a, elle aussi, joué un rôle : les descriptions de leurs obsèques ne furent pas imprimées, et ni l'un ni l'autre ne reçurent de monument funéraire.

L'innovation concernait des détails artistiques et avant tout les œuvres imprimées. Le *castrum doloris* en l'honneur de Rodolphe II, diffusé sous forme de gravure, montrait des obélisques, « symboles de la confession catholique triomphante et du lien étroit que les Habsbourg entretenaient avec la mission de Contre-Réforme<sup>22</sup> ». À cela il faut ajouter la diffusion d'une gravure représentant des présages de la mort de l'empereur (la mort de deux aigles et d'un lion à la cour) en forme d'apothéose : aigles, et lion, les animaux héraldiques de l'Empire et de la Bohême, tiraient un char de triomphe, emportant Rodolphe II vers les cieux<sup>23</sup> (Fig. 2). C'est aussi une apothéose sur le modèle antique que montre la gravure d'un livre de mémoire et de deuil produit par les jésuites de Graz à l'occasion de la mort de la première épouse du futur empereur Ferdinand II. La défunte, Marie-Anne de Bavière († 1616), est représentée sous la forme d'un lion bavarois qui vient d'expirer, à côté de l'animal héraldique de la Marche de Styrie symbolisant son époux<sup>24</sup> (Fig. 3).

La propagande des Habsbourg, au plus fort de la crise de l'Empire et du pouvoir des princes, mit donc l'accent sur l'innovation artistique, la réception de l'Antiquité et le média de l'imprimerie.



Fig. 2 : Apothéose de l'empereur Rodolphe II, 1612.

21. Becker, 1877 : 333-334, 335-338.

22. « [...] als Zeichen des sieghaften katholischen Glaubens die enge Bindung der Habsburger an den Auftrag der Gegenreformation », Brix, 1973 : 222.

23. Ramharter, 1988 : 200.

24. Bayerische Staatsbibliothek München (Res 4 L. eleg. misc. 132), gravures sans titre (Aestas et Hiems) tirées de *Ferdinandi II Boem. Regis Maria Anna defuncta coniux serenissimo coniugi liberisque solatium posteritati venturae exemplum. A collegio societatis Iesv Gratiensi 1618.*



Fig. 3 : Jésuites de Graz, *Mort de Marie-Anne de Bavière en 1616, 1618.*

### *Le convoi funèbre dans le conflit confessionnel*

Le convoi d'une dépouille mortelle sur une longue distance s'apparentait à une sorte de procession passive à travers le territoire et usait de sa propre grammaire de la représentation. Ce type de communication symbolique pouvait échouer. Ce fut le cas lors du transport du corps de Philippe I<sup>er</sup> de Castille († 1506), qui valut à celle qui l'avait organisé,

sa femme Jeanne, le qualificatif de « folle<sup>25</sup> ». Celui de Frédéric III († 1493) est en revanche un exemple de réussite. Après les messes des morts, les vêpres funèbres et les prières, on emporta l'empereur défunt de Linz à Vienne par le Danube, et ce avec tous les honneurs<sup>26</sup>.

Le conflit confessionnel modifia la situation. Certes, la population vint jusque tard dans la nuit pour assister à l'exposition de Maximilien II, le 13 octobre 1576, à Ratisbonne; néanmoins le transport à la chapelle Saint-Michel de la cathédrale Saint-Pierre, le 6 novembre, rendit visible le fossé confessionnel. D'après un chroniqueur, les membres du clergé catholique accomplirent « leurs cérémonies » et se rendirent en procession « comme d'ordinaire », avec l'empereur Rodolphe II et ses frères Matthias et Maximilien, jusqu'à la chapelle, où « l'on chanta les psaumes selon la coutume ancienne ». Mais le conseil de la ville, protestant, se tint à l'écart.

Cependant, le 8 novembre, dans la cathédrale, la dépouille fut « visitée, vue et pleurée par un grand nombre de peuple »<sup>27</sup>. Le 9 on chanta de nouveau un requiem, et à l'heure de la mort la dépouille fut placée sur un bateau. Le cortège y conduisant était encadré par la bourgeoisie portant les armes, et il revint principalement à l'aristocratie de la cour de porter le corps. L'après-midi, la ville d'Empire rendit hommage à Rodolphe II comme nouvel empereur.

Le 13 novembre, on déposa le corps à l'abbaye de Wilhering, près de Linz. On avait convié la noblesse médiata<sup>28</sup> pour porter le cercueil depuis le bateau jusqu'au chœur de l'église. Ce ne fut qu'en janvier 1577 qu'eut lieu le transport du corps dans l'église de Linz, où seule parut une petite partie des états (protestants) du pays parmi ceux qui avaient été convoqués. L'église devait rester ouverte en dehors des offices, et les cierges brûler jour et nuit; les jours de semaine et aux périodes où il y avait peu de visiteurs, on pouvait utiliser un poêle noir, au lieu du « poêle brodé d'or<sup>29</sup> » de rigueur.

25. Zalama, 2006.

26. « [...] *tota urbe obuiam effusa, honestissime [corpus] exceptum* », Zelfel, 1974 : 87; « *honorifice* » : *ibid.* : 86. Sur le transport de Maximilien I<sup>er</sup>, voir Mayr, 1950 : 474 sq.

27. Pour les citations : « *ire Ceremonien* », « *ainer ordennlichen Procession* », « *die Psalm nach altem Gebrauch gesungen* », « *von vill Volcks besuecht, gesehen vnnd beweint* », Becker, 1877 : 315-317.

28. Dans l'Empire, noblesse conférée par les électeurs.

29. « [...] *daz gold partuech* », Vocelka, 1976 : 115-116.

Pour le convoi de Linz à Prague, un voyage de huit jours était prévu, avec des représentants des états et les frères de Rodolphe II, Matthias et Maximilien. Les états autrichiens étaient chargés de les accompagner jusqu'à la frontière bohémienne, à partir de laquelle les états de Bohême devaient prendre le relais. À chaque étape du trajet était prévue une cérémonie dans une église. Il en advint cependant tout autrement. Les chutes de neige servirent de prétexte aux défections, motivées en réalité par des raisons politiques et confessionnelles. À la frontière, seuls trois chevaliers de Bohême étaient présents. De ce fait, les nobles autrichiens accompagnèrent le cortège jusqu'à l'église suivante. Sur le chemin de Prague, certaines localités n'avaient pas d'église catholique : on déposait alors le cercueil sur un brancard pour la nuit, sous une tente noire, où l'on disait la messe et l'on montait la garde. À l'arrivée à Prague manquaient entre autres les frères de l'empereur défunt, gouvernant le Tyrol et l'Autriche intérieure<sup>30</sup>.

Les difficultés rencontrées pour le transfert du corps de Maximilien II rendirent impossible celui de la dépouille de Maximilien I<sup>er</sup>. Ce souverain avait certes longtemps résidé à Innsbruck et marqué la ville de sa présence, mais il ne l'avait pas choisie comme lieu d'inhumation. Son petit-fils, l'empereur Ferdinand I<sup>er</sup>, fut le premier à le faire. Il s'appuyait pour cela sur une fondation testamentaire de Maximilien I<sup>er</sup> demeurée lettre morte, et fit construire, à partir de 1553, à Innsbruck, un collège et une église susceptibles d'accueillir l'ensemble monumental funéraire imaginé par Maximilien I<sup>er</sup> pour un autre endroit<sup>31</sup>. La tentative de transport jusqu'à la nouvelle tombe dura plusieurs décennies. L'archiduc Ferdinand II de Tyrol et l'archiduc Ernest d'Autriche se donnèrent le plus grand mal, dans les années 1570 et 1580, pour prévoir ce convoi depuis Wiener Neustadt, où reposait le défunt, jusqu'à Innsbruck, capitale du Tyrol. Dans ces projets, élaborés jusque dans les moindres détails, le cortège était pensé comme une cérémonie de concorde entre les princes, la noblesse, le clergé et le peuple, avec les insignes impériaux, les hérauts, des oraisons funèbres, des aumônes, des sonneries de cloches, et nombre de processions ordonnées hiérarchiquement, dans une alternance perpétuelle d'entrées, de haltes pour la nuit et de départs.

30. Vocolka, 1976 : 114-116.

31. Scheicher, 1999 ; Kuppelwieser, 2009.

Cependant, le projet de cortège funéraire triomphal fut abandonné : on craignait en effet les injures ou même les agressions des protestants à l'encontre du convoi funèbre catholique et l'absence éloquente de la noblesse protestante majoritaire. De tels incidents s'étaient produits à Vienne en 1576 et 1579 où il y eut, entre autres, des troubles massifs lors de la Fête-Dieu. C'est pourquoi en élaborant le plan du parcours, de Wiener Neustadt à Vienne, on pensa d'abord à une traversée « strictement en direct », puis à un détour « droit jusqu'au Danube ». Le cortège funèbre menaçait de se transformer en fiasco pour les Habsbourg. On laissa donc Maximilien I<sup>er</sup> là où il était. Le monument funéraire d'Innsbruck demeura un cénotaphe<sup>32</sup>.

### L'émergence d'un modèle nouveau au XVII<sup>e</sup> siècle

L'ancien modèle des grands cortèges, encore respecté en 1612 et 1619, mais comme une tradition dépassée, disparut au milieu du XVII<sup>e</sup> siècle<sup>33</sup>. À partir de cette date, on enterra les empereurs défunts selon un modèle nouveau. Celui-ci mit en relief trois éléments particuliers des *exsequiae* : 1) l'exposition à la Hofburg ; 2) le transport depuis les Augustins, l'église de la cour, jusqu'à la sépulture dans l'église des Capucins de Vienne ; 3) les *exsequiae* au sens strict, célébrées quelques semaines plus tard (vigiles, office des laudes, offices des morts). L'élément central n'était plus le défilé ni l'offertoire, mais le *castrum doloris* et son programme allégorique dans l'église des Augustins.

Le fait qu'un modèle stable s'établisse au XVII<sup>e</sup> siècle tient à la fixation de la résidence à Vienne et à une innovation médiatique : l'institution du *Protocole de la cour en matière de cérémonies* (*Protocollum Aulicum in Ceremonialibus*, 1652). Ce dernier allait servir de référence pour l'ensemble des funérailles de la maison des Habsbourg. Du fait de l'instauration de cette mémoire de la cour, le nouveau cérémonial des obsèques devint, dès 1654, une tradition<sup>34</sup>.

32. Mayr, 1950 : 481-491, citations p. 490 : « *stracks hindurch* », « *gleich stracks an die Donau* ». Sur l'absence de Ferdinand et d'Ernest à Prague en 1577, voir Becker, 1877 : 336.

33. Brix, 1973 : 213.

34. Hengerer, 2007 : 373-378.

## Un défilé obsolète : les funérailles de Ferdinand II

Les obsèques de l'empereur Ferdinand II († 1637) contribuèrent à l'élaboration d'un type nouveau : le cortège funèbre et l'offertoire à l'ancienne mode disparurent. L'empereur mourut à Vienne, mais avait choisi le mausolée de Graz (église Sainte-Catherine) comme lieu d'inhumation. Cependant, il ne semble pas qu'il ait été envisagé de voyage à Graz pour son successeur : les conseillers étaient d'avis que les *exsequiae* devaient « se tenir et être organisées à la cour<sup>35</sup> ».

Après l'exposition (Pl. 4) à la Hofburg, la dépouille « fut déposée » juste à côté, chez les Augustins. Ainsi disparut un élément jadis fondamental, le grand cortège funèbre jusqu'au lieu des *exsequiae*<sup>36</sup>. Il apparaissait crucial aux conseillers « avant toute chose », que pour les *exsequiae*, un catafalque adéquat fût érigé dans l'église de cour. Ferdinand III ordonna seulement que la dépouille de Ferdinand II, après les *exsequiae*, fût accompagnée du clergé et de la cour, munis de lanternes et de cierges, jusqu'à un couvent<sup>37</sup> près de Vienne, qu'une fois là-bas il fût déposé dans l'église pour la nuit et qu'au lendemain matin, il partît pour Graz. Là, le clergé et les états devaient recevoir la dépouille et l'accompagner de nuit avec des lanternes, parce que « dans cette sorte de circonstance, cela fait plus forte impression que le jour ». La dépouille devait être déposée immédiatement dans le mausolée (chapelle funéraire de l'église Sainte-Catherine) et non plus sous le *castrum doloris* érigé dans l'église principale de Graz<sup>38</sup>. Le fait qu'on ait ordonné de placer un cercueil vide sous le *castrum doloris* le jour suivant l'enterrement nocturne signifiait clairement que la cérémonie de la cour et les *exsequiae* viennoises étaient considérées comme terminées<sup>39</sup>.

Une attention particulière fut accordée à l'harmonie des impressions sensorielles, et pas seulement au choix de la nuit plutôt que du jour.

35. « [...] zu Hoff zuhalten und zuverrichten », et les citations suivantes « depositirt worden », « vor allen dingen », HHStA, Familienakten, K. 66, Konv. 2, f<sup>os</sup> 11-20, ici f<sup>o</sup> 12.

36. En 1612, on avait mis en scène un cortège partant du cloître de Strahov et allant jusqu'à la cathédrale Saint-Guy : HHStA, Familienakten, K. 65, Konv. + Rudolfs II., Lettre des gouverneurs de Bohême à Matthias, Prague, 16 août 1612.

37. Très probablement le couvent des Minimes de Saint-François-de-Paule.

38. L'église Saint-Gilles devient cathédrale en 1786. « in dergleichen fähln ein mehrere apparenz als bei Tag geben tout », HHStA, Familienakten, K. 66, Konv. 2, f<sup>os</sup> 11-20, ici f<sup>o</sup> 14.

39. *Ibid.*, f<sup>o</sup> 15v. Mais cf. Brix, 1973 : 218.

Les conseillers recommandaient un éclairage du *castrum doloris* au moyen de cierges de cire, et non de lampes à huile, car « l'huile produit une odeur désagréable et par son fait, d'autres désagréments pourraient être causés<sup>40</sup> ». Par ailleurs, ils se préoccupaient principalement de l'opulence de la représentation impériale : « [...] pour le reste, il faut que le *castrum* soit préparé et agencé de sorte qu'il présente les plus grands ornements possibles, comme il est toujours d'usage lors d'*exsequiae* impériales telles que celles-ci<sup>41</sup>. » L'empereur devait choisir, pour un *castrum doloris* et un programme allégorique précis, entre deux modèles (parfois plus) qui lui étaient proposés.

Le corps de Ferdinand II fut ensuite transporté de Vienne à Graz sous la protection de cinquante archers et de cinquante halberdiers, annoncé par des trompettes et des timbaliers de l'armée. La dépouille reposa chacune des quatre nuits du trajet dans une église où des chapelains de l'empereur et des musiciens de la cour priaient et chantaient matin et soir<sup>42</sup>.

## Aux origines du nouveau modèle : les funérailles de Marie-Anne et de Ferdinand IV

En 1646, l'impératrice Marie-Anne, décédée le 13 mai à Linz, fut tout d'abord exposée dans la chapelle de la Vierge de l'église des Capucins du 14 au 24 mai. La chapelle avait été tendue de noir et le cercueil recouvert d'un poêle noir brodé d'or ; des coussins étaient posés dessus, sur lesquels étaient présentées les couronnes funéraires de Hongrie, de Bohême et de l'Empire, ainsi qu'un crucifix : « [...] tous les jours de nombreuses messes furent tenues là. » Pendant le transport pour Vienne, tandis que le bateau passait, les cloches des églises voisines retentissaient, « et il y avait un tel afflux de population que l'on manquait de précipiter

40. « [...] von dem Öl leichtlich ein unangenehmer geruch erwehkt und dardurch andere Ungelegenheit causirt werden möchten », HHStA, Familienakten, K. 66, Konv. 2, f<sup>o</sup> 12v. Sur le problème de la mobilisation des sens dans le cérémonial, voir l'article brillant de Rahn, 2006.

41. « [...] sonst aber kunde das Castrum mit möglichster Zierde, wie es sich bei dergleichen kaiserlichen Exequien in allweeg gebüret, aufgerichtet und zubereitet werden », HHStA, Familienakten, K. 66, Konv. 2, f<sup>o</sup> 12v.

42. HHStA, Familienakten, K.66, Konv. 2, f<sup>o</sup> 12.

son voisin dans le Danube ». On improvisa une exposition à l'arrivée à Vienne, de quatre heures à huit heures le soir. Les visiteurs montaient à bord à l'aide d'une planche et quittaient le navire par une autre, « afin que, passant sur la première, les gens puissent monter voir la dépouille et prier devant elle, et que, par la seconde, ils puissent s'en aller »<sup>43</sup>.

C'est lors de ces obsèques à Vienne que l'on trouve, pour la première fois, les trois éléments principaux du futur modèle d'inhumation des Habsbourg, mis en relief d'une façon quasi unique : premièrement l'exposition publique, deuxièmement un cortège funèbre d'un style nouveau, que le grand maître de cour Khevenhüller qualifia de « procession », et qui conduisit, de nuit, de la cathédrale Saint-Étienne à l'église des Capucins<sup>44</sup>. Troisièmement, des *exsequiae* de cour en présence de l'empereur dans l'église des Augustins, un certain temps après l'inhumation – dans le cas présent à la fin du mois d'août 1646 seulement. Le *castrum doloris* de la cour revêtait une dimension politique et fut diffusé au moyen de la gravure<sup>45</sup>.

Les funérailles de Ferdinand IV, en 1654, suivirent le cérémonial des obsèques de sa mère. Étant mort à Vienne, son exposition eut lieu à la Hofburg. Il fut transporté à l'église des Augustins « en une procession très ordonnée mais dépourvue de pompe<sup>46</sup> » et de là, jusqu'à l'église des Capucins. Les *exsequiae* de la cour eurent lieu dans l'église des Augustins, lorsque le somptueux *castrum doloris* fut prêt.

Un élément important vint encore s'ajouter à partir de Ferdinand IV : à de rares exceptions près, les Habsbourg firent désormais ensevelir leur cœur dans la chapelle Notre-Dame-de-Lorette de l'église des Augustins. Ferdinand IV prit probablement modèle sur son grand-oncle, le prince

43. HHStA, Familienakten, K. 66, Konv. † Kaiserin Maria 1646, f<sup>os</sup> 460-471 ; pour les citations : f<sup>os</sup> 465, 466v, 467 : « alle Tag viele Messen darbei gehalten », « und ware ein solcher zulauff vom Volck, dass einer fast den andern in die Donau getrucket », « damit die Leüthe auf dieser hinein die Leich zu sehen und darvor zu betten, und auf der andn wider heraus gehen können ». Voir Hawlik-van de Water, 1987 : 119-124.

44. HHStA, Familienakten, K. 66, Konv. † Kaiserin Maria 1646, f<sup>os</sup> 460-471 (Auteur : Franz Christoph Khevenhüller).

45. Widorn, 1959 : 123-127. Sur le *castrum doloris*, voir Brix, 1973 : 222.

46. « [...] in einer genau festgelegten, aber geprängelosen Prozession », Brix, 1973 : 219.

électeur Maximilien I<sup>er</sup> de Bavière, qui fit inhumer son cœur dans l'église Notre-Dame d'Altötting<sup>47</sup>.

La tradition de l'inhumation dans la crypte des Capucins fut quant à elle instaurée à la suite d'un cas particulier. L'impératrice Anne († 1618), morte sans enfant, avait fondé le couvent pour servir de lieu d'inhumation seulement pour son époux Matthias et elle-même. Mais en 1639, deux enfants de Ferdinand III et de son épouse Marie-Anne étaient morts à Vienne, et il y avait de la place pour leurs cercueils dans le caveau de Matthias et Anne. Il en alla de même en 1646 pour leur mère. Les inhumations de la seconde épouse<sup>48</sup> de Ferdinand III morte en 1649, de Ferdinand IV en 1654 auprès de sa mère et de ses frères et sœurs, enfin de Ferdinand III en 1657<sup>49</sup> auprès de ses plus proches parents, renvoient à la tendance générale à une cohésion accrue du noyau familial dans la tombe, y compris chez les Habsbourg<sup>50</sup>.

### Les funérailles impériales au XVIII<sup>e</sup> siècle : une apothéose monarchique

Exposition, cortège funèbre et *castrum doloris* étaient souvent représentés séparément sur des feuillets imprimés. En fait, le rituel processionnaire se maintenait d'une séquence à l'autre. La population se pressait lors de l'exposition à la Hofburg pour voir la dépouille, puis la cour accompagnait processionnellement le défunt jusqu'à la crypte des Capucins, enfin on se retrouvait plus tard autour du mausolée lors de la dernière phase de la cérémonie *in absentia* dans l'église des Augustins. Ainsi, à chaque étape

47. Sur la visite de Ferdinand IV et du couple impérial à Altötting le 7 septembre 1653 : Archivio Segreto Vaticano, Segreteria di Stato, Germania 152, Pannochieschi à la curie romaine, 8. September 1653. Sur l'ensevelissement du cœur de Maximilien I<sup>er</sup>, voir Albrecht, 1998 : 106 sq. Le cœur de Ferdinand II fut dans un premier temps enseveli dans le couvent royal des Clarisses de Vienne, mais il fut déplacé à Graz en 1637. Il fallut prendre des précautions « afin qu'il ne tombe point de la voiture » (« damit es nicht von dem Wagen falle »), HHStA, Familienakten, K. 66, Konv. 2, f<sup>o</sup> 15.

48. Marie-Léopoldine d'Autriche, de la branche tyrolienne (N.d.É.).

49. Fils de Ferdinand III (1608-1657) et de Marie-Anne d'Espagne, François-Ferdinand (1633-1654), fut élu roi des Romains en 1653, et aurait dû régner sous le nom de Ferdinand IV, mais il mourut l'année suivante avant son père.

50. Hengerer, 2007 : 389.

des funérailles, se reproduisait le double processus de mise en ordre de la société (hiérarchisation) et d'intégration (le faire-corps communautaire). Sur le plan idéologique, le lien établi entre des *exsequiae* chrétiennes et l'apothéose païenne permettait une allusion, dans une époque nourrie d'Antiquité, à une interprétation de l'au-delà comme véritable patrie de l'Homme; le motif de l'apothéose revient d'ailleurs de façon récurrente dans les *castra doloris* de la cour entre 1646 et 1740<sup>51</sup>.

### L'évolution du castrum doloris

Le catafalque de la cour était depuis le début du XVII<sup>e</sup> siècle la très changeante vitrine du programme et de la représentation impériale<sup>52</sup>.

Les *castra doloris* pour Rodolphe II († 1612) et Matthias († 1619) étaient porteurs d'un programme contre-réformateur. Celui de l'impératrice Marie-Anne († 1646) se référa aux circonstances de son décès, avec au sommet une femme couronnée tenant un enfant dans ses bras (elle-même avec son enfant mort? Vierge à l'Enfant?), mais aussi, par la présence de statues d'ancêtres communs, visait à conjurer l'unité menacée des branches espagnole et autrichienne de la maison de Habsbourg. Le catafalque très personnel érigé en l'honneur du jeune Ferdinand IV († 1654) symbolisait son apothéose par un phénix prenant son envol. Il s'agissait là encore d'une allusion : peu avant sa mort, l'un des aigles gardés à la Hofburg s'était échappé, ce qui fut interprété comme un présage.

En 1705 commença pour le *castrum doloris* une « nouvelle époque de l'art funéraire viennois ». Pour Léopold I<sup>er</sup> († 1705), de somptueux catafalques au riche programme furent placés dans plusieurs églises de Vienne et diffusés sous forme de gravures. Ils magnifiaient la charge impériale détenue par la maison d'Autriche, « reflet de son prodigieux accroissement de pouvoir » durant le règne de Léopold I<sup>er</sup>. Le catafalque de la cour pour Joseph I<sup>er</sup> (Fig. 4) était « une machine cérémonielle, dont

51. Brix, 1973 : *passim*.

52. Pour ce qui suit, d'après Brix, 1973 : 225-252. Citations : « *neue Epoche der Wiener Funeralkunst* », « *Reflex des ungeheuren Machtzuwachses* », « *Festapparat, dessen Programm hinsichtlich seines triumphalen, kriegerischen Tenors nicht zu überbieten war* », « *prächtigst* » : 222, 223, 224, 221.

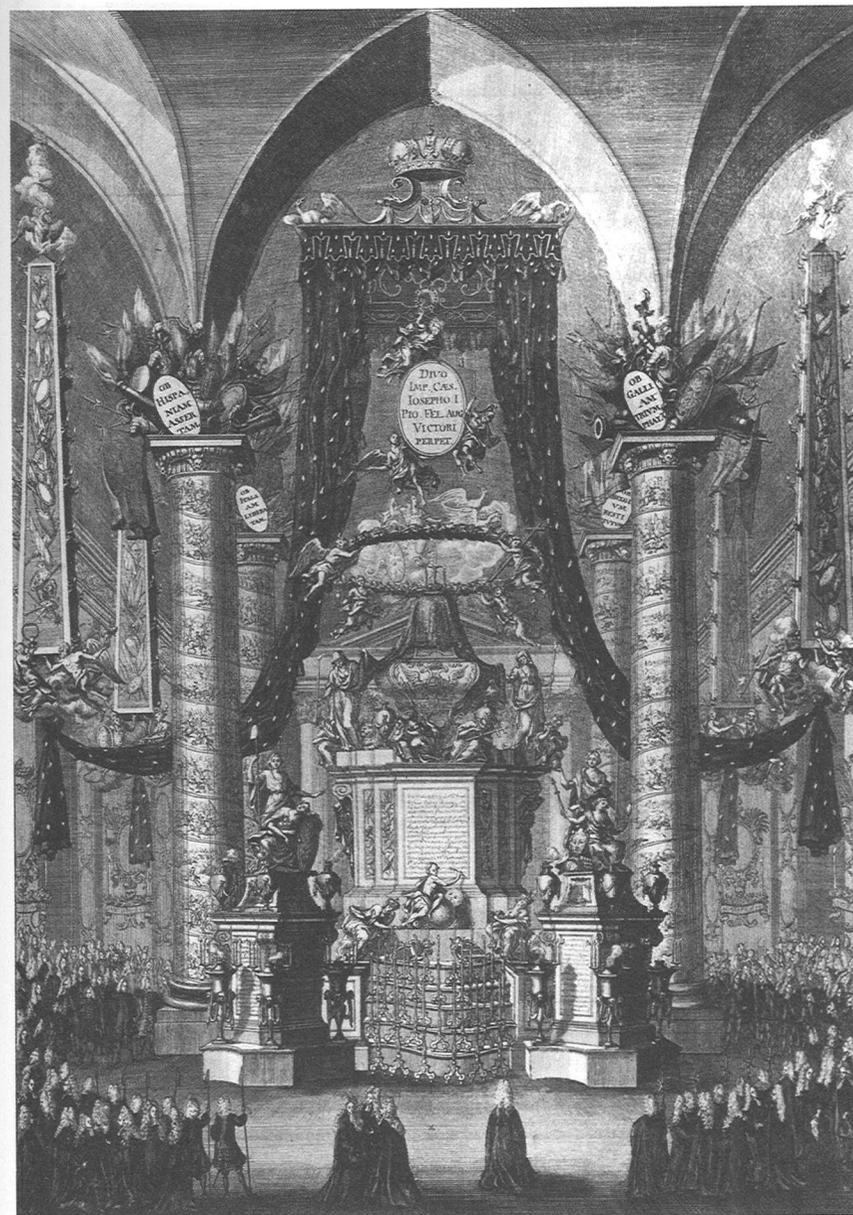


Fig. 4 : Catafalque de l'Empereur Joseph I<sup>er</sup> à Vienne, 1711.

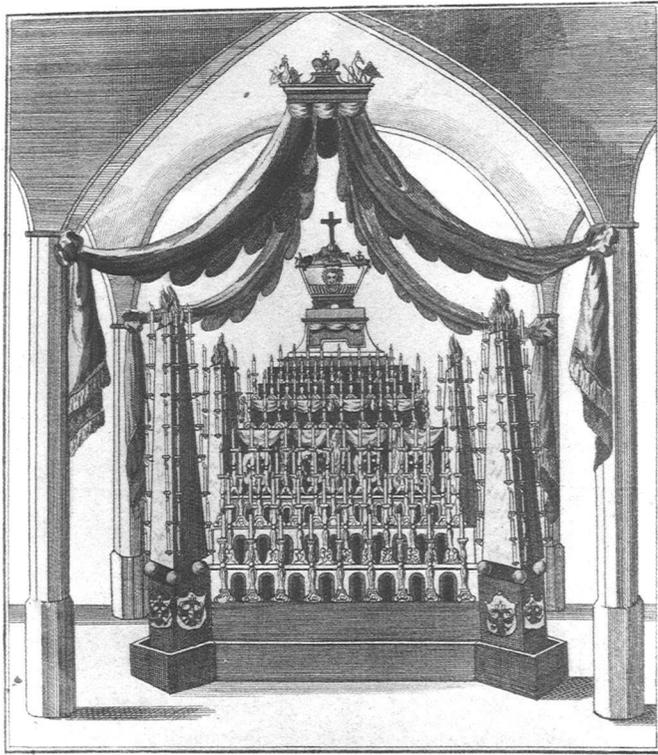


Fig. 5 : Catafalque de l'Empereur Joseph II à Vienne, 1790.

le programme, dans son triomphalisme et son bellicisme, était insurpassable » et ne fut du reste pas dépassé. Marie-Thérèse fit conserver le sobre catafalque érigé pour Élisabeth-Christine († 1751), afin de le réutiliser à l'avenir, ainsi qu'un autre, plus petit, datant de 1754. Du *castrum doloris* de Joseph II (Fig. 5), il est dit seulement, de façon laconique, et peut-être ironique, qu'il fut somptueusement éclairé<sup>53</sup>. Outre la dynamique propre à l'évolution artistique, c'est ici la perte de signification de rituels de pouvoir fortement liés à la communauté qui est rendue patente ; ce même processus concernait aussi le théâtre de cour baroque et les couronnements.

53. Hengerer, 2007 : 388. HHStA, ÄZA, K. 92, Konv. † Joseph II, f° 69.

### Le sarcophage à nouveau en vogue

Au XVIII<sup>e</sup> siècle, ce sont les monuments funéraires, absents pendant plusieurs générations, qui reviennent au centre de l'attention. Le sarcophage de Joseph I<sup>er</sup> († 1711) fut le premier construit de façon monumentale<sup>54</sup>, comportant entre autres des portraits en médaillon et des scènes de batailles. Celui de Charles VI († 1740) augmenta le caractère représentatif. Avec le grandiose double sarcophage pour Marie-Thérèse et François I<sup>er</sup> Étienne (1754), le mélange entre monument funéraire et monument politique atteignit son paroxysme, précisément durant la décennie où la cour décida de renoncer à faire jouer ce rôle au *castrum doloris*. La crypte devint accessible au public, les sarcophages d'apparat furent de plus rendus célèbres par la gravure.

Certes, Joseph II († 1790) rompit lui-même avec cette tradition, en se faisant inhumer dans une caisse de cuivre et en faisant fermer le caveau. Cette décision, par laquelle les plus importants monuments de la mémoire Habsbourg du XVIII<sup>e</sup> siècle furent soustraits à la vue, semble avoir profondément inquiété certains de ses frères et sœurs, à tel point que leurs propres monuments funéraires furent érigés en dehors de la crypte des Capucins. Ils furent installés dans l'église des Augustins : le cénotaphe de l'empereur Léopold II († 1792), réalisé en 1793, est une tombe avec gisant ; celui de Marie-Christine († 1798), très célèbre, dû à Canova en 1805, est une pyramide parée de sculptures<sup>55</sup>.

### Les éléments ritualisés : cortège funèbre et procession

Le protocole lui-même (exposition, cortège funèbre et liturgie) fut moins touché par le changement. Marie-Thérèse ayant été exposée en 1780 dans la chapelle du château de Schönbrunn, Joseph II († 1790) ne se fit pas non plus exposer dans les grands appartements, mais dans la chapelle de la Hofburg. Il fit aussi réduire le temps dévolu à l'exposition elle-même.

54. Schemper-Sparholz, 1996. Brix, 1973 : 2131. Illustrations des sarcophages dans Hawlik-van de Water (1987).

55. Schemper-Sparholz, 2005 : 365-369.

Durant le cortège funèbre, la représentation des territoires par les armoiries, bannières et chevaux disparut au plus tard avec Ferdinand II. Le transport de la dépouille continua cependant de faire forte impression en tant que procession, et rassemblait plus de mille participants, sur le court chemin qui sépare l'église des Augustins de celle des Capucins. La procession, fixée par écrit, se répétait de façon routinière. Les changements concernèrent avant tout la façon de porter le cercueil, qui fut finalement placé sur une voiture.

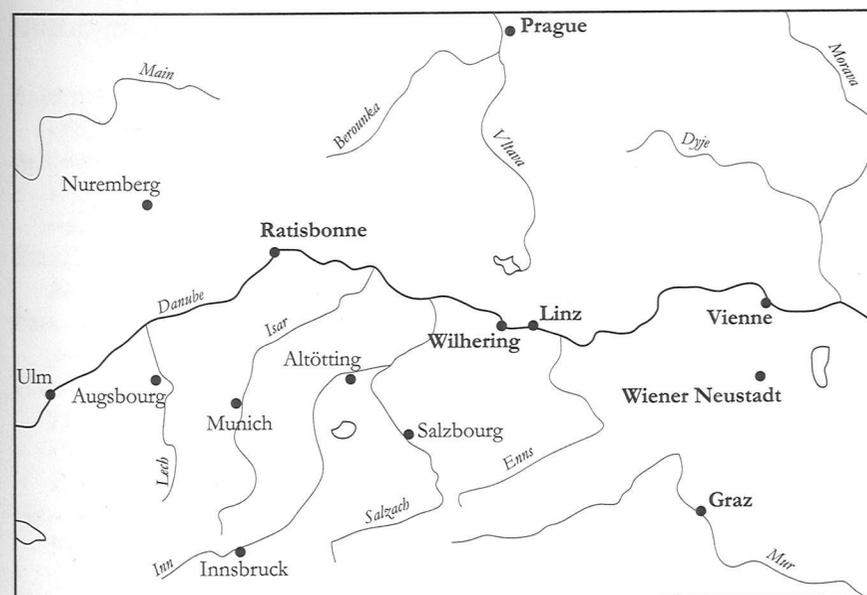
Les *exsequiae*, très stables sur le plan liturgique, furent systématisées et conservées de façon détaillée à partir de 1654, dans leur dimension cérémonielle, par le protocole aulique. Pour un empereur, elles commençaient avec les vigiles, se poursuivaient les deux jours d'après par un requiem et des vigiles, et le quatrième jour par un office des laudes et un requiem. Jusqu'à François I<sup>er</sup> Étienne inclus († 1765), il y avait en outre une longue oraison funèbre. Les changements introduits depuis la seconde moitié du XVIII<sup>e</sup> siècle réduisirent considérablement le faste en termes de liturgie et de deuil<sup>56</sup> (durée, vêtements).

Analyser l'évolution des funérailles impériales autrichiennes sur trois siècles, du XVI<sup>e</sup> au XVIII<sup>e</sup>, demande de prendre en compte une combinaison de facteurs : l'adaptation aux transformations structurelles de la monarchie, la conjoncture religieuse, l'incidence des modes culturelles et artistiques, les stratégies mémorielles privilégiant tel ou tel élément du rituel ou des apparats, les effets de la médiatisation, notamment par la gravure, instituant modélisation et tendance à la pérennisation.

Entre 1493 et 1792, on peut déceler plusieurs phases : la première, durant laquelle le cortège, qui souligne la cohésion des territoires, était au centre des funérailles et de leur représentation gravée, le *castrum doloris* et sa version imprimée devenant progressivement en vogue. À partir de Maximilien II († 1576), le tombeau impérial comme moyen de représentation dynastique tomba en désuétude pour cent cinquante ans<sup>57</sup>.

56. Hengerer, 2007 : 381-384. Pour 1640-1740, voir Hawlik-van de Water, 1987 ; pour 1740-1780, voir Stangl, 2010.

57. Les tombeaux de Ferdinand II à Graz (dans le mausolée et le couvent des Clarisses) lui furent préparés alors qu'il n'était encore qu'archiduc de Styrie, et ne doivent donc pas être considérés comme impériaux.

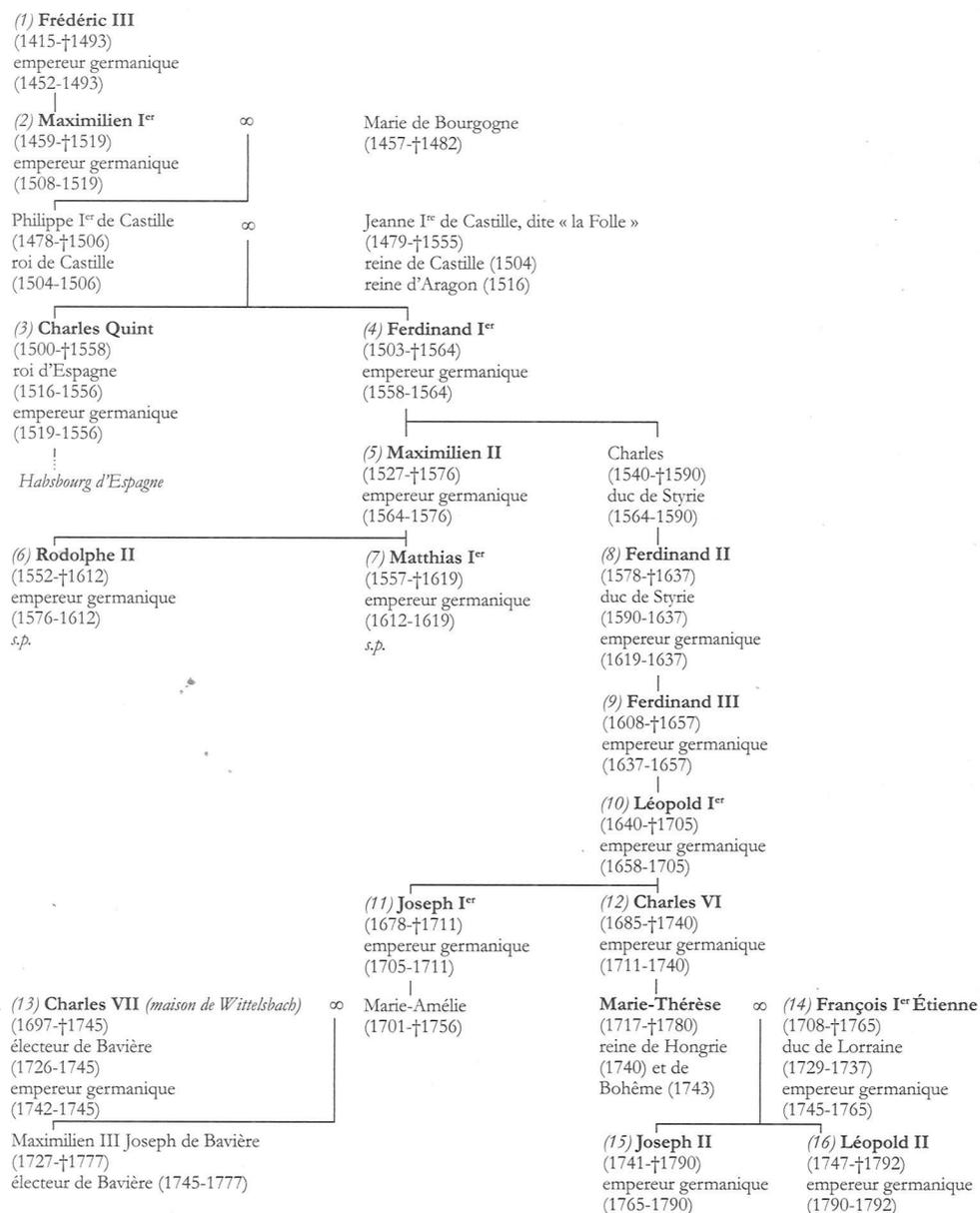


Principaux lieux de résidence, d'étapes des convois funéraires, de décès et d'inhumation des Habsbourg d'Autriche, XV<sup>e</sup>-XVIII<sup>e</sup> siècle. Sont écrits en caractères gras les toponymes cités dans le texte.

Durant la seconde phase, le *castrum doloris* connut son apogée et sa fin. À partir de 1652, le cérémonial des funérailles se bureaucratise et à partir de la mort de Joseph I<sup>er</sup> († 1711), le sarcophage impérial revint à la mode : désormais accessible au public – après une éclipse de presque un siècle et demi –, il redevenait un moyen de représentation. Il atteint son apogée artistique et politique dans les années 1750, et fut lui aussi dupliqué par l'imprimé.

La fin du XVIII<sup>e</sup> siècle est marquée par la perte de signification du catafalque et du sarcophage dans la représentation de la dynastie. Toutefois, ce changement n'atteignit que de façon périphérique le cœur liturgique et cérémoniel des funérailles. Après la rupture qu'avait accomplie Joseph II, les Habsbourg reconstituèrent somptueusement la triade exposition-procession-catafalque, avec accès public à la crypte, mais en la réinterprétant dans le sens des tendances artistiques devenant à leur tour en vogue.

*Traduit de l'allemand par Rachel Renault*

Arbre généalogique des Habsbourg d'Autriche, XV<sup>e</sup>-XVIII<sup>e</sup> siècle.

## Bibliographie

- ALBRECHT, Dieter, 1998, *Maximilian I. von Bayern 1573-1651*, Munich, Oldenbourg.
- AURNHAMMER, Achim; DÄUBLE, Friedrich, 1980-1981, « Die Exequien für Kaiser Karl V. in Augsburg, Brüssel und Bologna », *Archiv für Kulturgeschichte*, vol. 62-63 : 101-158.
- BECKER, M. A., 1877, « Die letzten Tage und der Tod Maximilians II. », *Blätter des Vereines für Landeskunde von Niederösterreich*, n° 11 : 308-343.
- BRIX, Michael, 1973, « Trauergerüste für die Habsburger in Wien », *Wiener Jahrbuch für Kunstgeschichte*, vol. 26 : 208-265.
- HAWLIK-VAN DE WATER, Magdalena, 1987, *Die Kapuzinergruft: Begräbnisstätte der Habsburger in Wien*, Vienne-Fribourg-en-Brisgau-Bâle, Herder.
- 1989, *Der schöne Tod: Zeremonialstrukturen des Wiener Hofes bei Tod und Begräbnis zwischen 1640 und 1740*, Vienne-Fribourg-Bâle, Herder.
- HENGERER, Mark, 2007, « The Funerals of the Habsburg Emperors in the Eighteenth Century », in M. Schaich (dir.), *Monarchy and Religion: The Transformation of Royal Culture in Eighteenth-Century Europe*, Oxford, Oxford University Press : 367-394.
- KHEVENHÜLLER-METSCH, Johann Joseph, 1917, *Aus der Zeit Maria Theresias: Tagebuch des Fürsten Johann Josef Khevenhüller-Metsch, kaiserlichen Obersthofmeisters 1742-1776*, édité par R. Graf Khevenhüller-Metsch et H. Schlitter, vol. 6 : 1764-1767, Vienne, A. Holzhausen.
- KUPPELWIESER, Gottfried, 2009, « Geplantes Grabmal für Kaiser Maximilian I. auf dem Bürglstein bei St. Wolfgang », *Österreichischer Burgenverein*, n° 1 : 9-15.
- LAURO, Brigitta, 2007, *Die Grabstätten der Habsburger: Kunstdenkmäler einer europäischen Dynastie*, Vienne, Brandstätter.
- MAYR, Josef Karl, 1950, « Das Grab Kaiser Maximilians I. », *Mitteilungen des Österreichischen Staatsarchivs*, vol. 3 : 467-492.
- PÁLFFY, Géza, 2008, « Kaiserbegräbnisse in der Habsburgermonarchie-Königskrönungen in Ungarn. Herrschaftssymbole in der Herrschaftsrepräsentation der Habsburger im 16. Jahrhundert », *Frühneuzeit-Info*, vol. 19, n° 1 : 41-66.
- POPELKA, Liselotte, 1994, *Castrum Doloris oder „Trauriger Schauplatz“. Untersuchungen zu Entstehung und Wesen ephemerer Architektur*, Vienne, Verlag der Österreichischen Akademie der Wissenschaften.
- RAHN, Thomas, 2006, « Sinnbild und Sinnlichkeit. Probleme der zeremoniellen Zeichenstrategie und ihre Bewältigung in der Festpublizistik », in P.-M. Hahn et U. Schütte (dir.), *Zeichen und Raum: Ausstattung und höfisches Zeremoniell in den deutschen Schlössern der Frühen Neuzeit*, Munich-Berlin, Deutscher Kunstverlag : 39-48.

- RAMHARTER, Johannes, 1988, « Apotheose Kaiser Rudolfs II. », in *Prag um 1600: Kunst und Kultur am Hofe Kaiser Rudolfs II.*, cat. expo. (Kunsthistorisches Museum, Vienne, 24 novembre 1988 au 26 février 1989), Vienne-Freren, Kunsthistorisches Museum-Luca-Verlag, vol. 2 : 200.
- SCHEICHER, Elisabeth, 1999, « Kaiser Maximilian plant sein Grabmal », *Jahrbuch des kunsthistorischen Museums Wien*, neue Folge, vol. 1 : 81-117.
- SCHEMPER-SPARHOLZ, Ingeborg, 1996, « Das Münzbildnis als kritische Form in der höfischen Porträtplastik des 18. Jahrhunderts in Wien », *Jahrbuch der kunsthistorischen Sammlungen in Wien*, vol. 92 : *Georg Raphael Donner: Einflüsse und Auswirkungen seiner Kunst*, I. Schemper-Sparholz (dir. vol.), Vienne, Schroll : 165-188.
- 2005, « Grab-Denkmäler der Frühen Neuzeit im Einflußbereich des Wiener Hofes. Planung, Typus, Öffentlichkeit und mediale Nutzung », in M. Hengerer (dir), *Macht und Memoria: Begräbniskultur europäischer Oberschichten in der Frühen Neuzeit*, Cologne-Weimar-Vienne, Böhlau : 347-380.
- SCHLÖGL, Rudolf, 2008, « Kommunikation und Vergesellschaftung unter Anwesenden. Formen des Sozialen und ihre Transformation in der Frühen Neuzeit », *Geschichte und Gesellschaft*, vol. 34, n° 2 : 155-224.
- STANGL, Waltraud, 2010, *Tod und Trauer bei den österreichischen Habsburgern 1740-1780: Dargestellt im Spiegel des Hofzeremoniells*, Sarrebruck, Südwestdeutscher Verlag für Hochschulschriften.
- STOLLBERG-RIELINGER, Barbara, 2004, « Symbolische Kommunikation in der Vormoderne. Begriffe, Thesen, Forschungsperspektiven », *Zeitschrift für Historische Forschung*, vol. 31, n° 4 : 489-527.
- VOCELKA, Karl; HELLER, Lynne, 1997, *Die Lebenswelt der Habsburger: Kultur- und Mentalitätsgeschichte einer Familie*, Graz-Vienne-Cologne, Styria.
- VOCELKA, Rosemarie, 1976, « Die Begräbnisfeierlichkeiten für Kaiser Maximilian II. 1576/77 », *Mitteilungen des Instituts für österreichische Geschichtsforschung*, vol. 84 : 105-136.
- WIDORN, Helga, 1959, *Die spanischen Gemahlinnen der Kaiser Maximilian II., Ferdinand III. und Leopold I.*, Dissertation, Vienne, Universität Wien.
- ZALAMA, Miguel Ángel, 2006, « El rey ha muerto, el rey continúa presente. El interminable viaje de Felipe I de Burgos a Granada », in M. Á. Zalama et P. Vandenbroek (dir), *Felipe I el Hermoso: la belleza y la locura*, cat. expo. (Casa del Cordón, Burgos, septembre à décembre 2006), Madrid, F. Villaverde Ediciones : 195-210.
- ZELFEL, Hans Peter, 1974, *Ableben und Begräbnis Friedrichs III.*, Vienne, Verband der Wissenschaftlichen Gesellschaften Österreichs.